

ment je ne combattrai point tes inclinations, mais je veux les servir, les mener à bien, et je suis dans une excellente position pour le faire.

Gaston.—Tu es le confident de Gabrielle ? Oh ! si tu pouvais me dire qu'elle s'est souvenue de moi.

Frédéric.—Parbleu ! elle me parlait encore ces jours-ci des bonnes soirées que vous avez passées ensemble.

Gaston.—Ah ! je ne la voyais que le matin.

Frédéric.—Je me trompe... Je voulais dire les matinées... Te rappelles-tu ce jour où tu nous contas la bataille d'Isly... ce grand coup d'estoc qui fit tant de plaisir à mon père, qu'il pourfendit le billard d'un coup de queue.

Gaston. Oui, le général se croyait à Marengo... ; mais ta cousine brodait dans un coin, et je craignais de l'avoir ennuyée.

Frédéric.—Allons donc ! c'était une émotion contenue. Tu ne connais pas les élèves de Saint-Denis, mon cher ; elles raffolent de l'épée, c'est le premier bijou qu'elles rêvent dans leur corbeille. Les pékins ne sont pas des hommes à leurs yeux. Gabrielle surtout est une amazone. Si tu l'avais vue à cheval ce matin !

Gaston.—Ne me vante pas trop sa bravoure ! tu m'épouvanterais. Je n'ai jamais apprécié les viragos.

Frédéric.—Au fait, rassure-toi, elle monte assez mal et perd souvent les étrières.

Gaston.—Elle a d'autres qualités que je préfère. Parle-m'en, toi qui les a vues de près.

Frédéric.—Ah ! certes ! un ordre, une économie ! une réflexion. Elle gagne le général au trictrac ; et puis un goût pour les arts, un talent de musicienne ! une voix !

Gaston.—A la bonne heure !

Frédéric.—à part. Je ne l'ai jamais entendue ; mais pourvu qu'elle file trois notes, elle l'enchantera. (*Haut.*) Tu remarqueras son album... Elle croque un paysage comme le parc. (*Haut.*) Je ne te dis rien de la solidité, du charme de sa conversation. (*À part.*) Et pour cause.

Gaston.—J'en ai jugé à Trouville, et il me tarde d'en jouir ici.

Frédéric.—à part. C'est cela, l'oreille de l'amour... ; la voix qu'on admire est comme les cloches... elle dit tout ce que l'on veut. (*Haut.*) A propos, elle a eu le prix d'anglais à Saint-Denis. (*À part.*) Dans la classe des Parisiennes. (*Haut.*) Elle doit parler trois ou quatre langues. (*À part.*) Je ne risque rien, il ne sait que l'arabe et le bas-breton.

Gaston.—Qu'elle me dise en français un seul mot, et je serai le plus heureux des hommes.

Frédéric.—J'entends mon père et le sous-préfet. Je te préviens que ce monsieur est un rival.

Gaston.—Dangereux ?

Frédéric.—Divertissant ! il a une manière à lui de faire sa cour : c'est de parler politique à Gabrielle, et de jouer au billard avec le général, qui en fait un martyr du carambolage à perpétuité.

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, GASTON, LE COMTE, LE SOUS-PRÉFET,
lunettes vertes garnies de laffeté.

Le Sous-Préfet—entrant le premier. Monsieur Frédéric,
Comment va votre santé ?

Frédéric.—Très bien, monsieur Désessarts.

Le Sous-Préfet.—saluant Gaston. Monsieur, j'ai bien l'honneur...

Gaston.—lui rendant son salut. Monsieur...

Frédéric.—au comte qui entre. Mon père, vous reconnaissez mon ami, le capitaine de Kerville, notre compagnon des bains...

Le Comte.—Le chevalier de la bataille d'Isly... Nous ne vous avons pas oublié, monsieur, et nous vous remercions de nous rendre la pareille...

Gaston.—Vous êtes trop bon, général... C'est à moi de...

Le Sous-Préfet.—saluant Gaston. Capitaine..., vous êtes un héros... J'ai bien l'honneur... (*Lui présentant la main.*) Comment va votre santé ?

Gaston.—Monsieur... (*À part.*) Ce fonctionnaire est trop honorable et trop aimable...

Frédéric.—bas au Comte. J'avais deviné ! Gaston vient pour Gabrielle.

Le Comte.—(*À part.*) Oui dà ! voilà de quoi distraire ma nièce que j'ai laissée dans les larmes. (*il sonne, le domestique paraît.*) François, dites à Mlle. de Nérès qu'il y a des visites, qu'on l'attend au salon. (*Le rappelant.*) François, qu'elle fasse un brin de toilette. (*Haut, s'asseyant.*) Messieurs, veuillez vous asseoir... Eh bien !... capitaine, quel effet la révolution a-t-elle produit en Afrique ?

Gaston.—Mais, général, l'effet d'une tuile qui vous tombe sur la tête par un beau temps.

Le Sous-Préfet.—Dites une cheminée, monsieur, une collection de cheminées... ! Vous n'en avez reçu que les éclats, en Algérie... Mais, pour nous autres indigènes, pour les fonctionnaires surtout, et particulièrement pour moi, quelle avalanche ! Figurez-vous que le gouvernement provisoire avait oublié de me destituer.

Gaston.—Oh ! c'est incroyable !

Le Sous-Préfet.—C'est officiel !... J'étais le seul peut-être.

Gaston.—Vous avez donné votre démission ?

Le Sous-Préfet.—Jamais ! un sous-préfet meurt, il ne se rend pas... Voilà mes principes !

Gaston.—souriant. Ils sont héroïques !

Le Comte.—Ne riez pas, capitaine... M. Désessarts nous a sauvés !

Gaston.—Et comment cela ?

Le Sous-Préfet.—En jouant au billard avec le général... Voici ma recette, je la livre à mon pays ; elle est à portée de tout le monde. Le 26 février, un commissaire barbu nous arrive en criant : Vive la république... ! Je crie plus fort que lui... Il me passe son échappe, et me dit : " Révolutionnez l'arrondissement ! Vous avez pleins pouvoirs, révoquez tout le monde." Je ne révoque personne, je ne révolutionne rien du tout... Je jette mes pleins pouvoirs au panier, et je viens ici jouer au billard. Quelques jours après, nouveau commissaire... Celui-là était rasé de frais... Il me prend à part et me dit : " Mon prédécesseur était un bonnet rouge ! point de bruit, point de protestations ! Que toutes les affaires aillent leur train... Voici un appel à la confiance..., répandez-le dans les communes." Je mets l'appel au panier et je reviens jouer au billard. Le lendemain un membre du gouvernement m'ordonne de former des clubs... Le surlendemain, un autre membre